

auteurs anciens, de deux opinions antinomiques. D'un côté, Pline le Jeune, Tacite, Juvénal et Suétone, qui dressent le portrait d'un « monstre pervers, narcissique et paranoïaque », mais il est fort probable que ce portrait d'épouvante servait le dessein de mettre en valeur, par contraste, les premiers Antonins. D'un autre côté, Silius Italicus, Stace, Martial et Flavius Josèphe, fervents partisans, voire panégyristes de l'empereur, mais qui, à l'exception du dernier, étaient des poètes, non des historiens, et, surtout, qui ont écrit durant le règne de Domitien, lequel, et sur ce point les avis convergent, n'était pas homme à supporter la contradiction ou le défi. Dès lors, clairement, l'approche purement littéraire ne saurait suffire. Aussi, décidé à jeter « un regard neuf et intègre » sur la vie de Domitien et, plus spécialement, sur son activité politico-militaire, Burgeon en appelle également aux sources épigraphiques et numismatiques. Or, reconstituer le règne de cet empereur, savoir la suite circonstanciée des événements qui le constituent, s'avère une tâche d'autant plus complexe que ledit empereur a fait l'objet d'une *damnatio memoriae*, peine radicale consistant à effacer tous les souvenirs du défunt : destruction des statues, martelage des inscriptions, censure littéraire (Plutarque, Pline le Jeune). Le travail de l'auteur, minutieux, est subdivisé en 23 sections, chacune abordant une thématique particulière. À titre d'exemples, citons l'administration, la restauration de la religion romaine traditionnelle, la restauration de la moralité, l'armée, les diverses guerres menées sur le Rhin et le Danube, les conspirations, la persécution des philosophes. Et la conclusion de Burgeon se veut nuancée : pas plus que les autres empereurs, Domitien n'a été « sanguinaire ou souillé par la luxure ». Plusieurs points positifs peuvent même être portés à son crédit : soucieux de la cohésion de l'Empire, il fut bon administrateur, dota Rome d'une justice et d'une administration régulières, tenta de restaurer les valeurs ancestrales, les bonnes mœurs, et il défendit la religion traditionnelle contre les nouvelles croyances, notamment le christianisme. « Sous son règne, Rome fut brillante : provinces prospères, conditions économiques de l'Italie améliorées, frontières renforcées (p. 172) ». À son débit, il convient d'inscrire qu'il ne parvint pas à restaurer les finances de l'État et que sa nature, tout à la fois tourmentée et narcissique, le poussa à nombre d'actes d'une grande cruauté. Sans doute, cette biographie, alerte et agréablement rédigée, ne clôturera-t-elle pas le débat, mais reconnaissons-lui le grand mérite de s'inscrire dans le droit fil de ce courant d'études scrupuleuses aboutissant à une certaine réhabilitation de grands personnages qu'une tradition historique, séculaire, voire millénaire, condamnait sans plus ample informé.

Huguette JONES

Tiziana CARBONI, *La parola scritta al servizio dell'imperatore e dell'impero : l'Ab epistulis e l'A libellis nel II secolo D. C.* Bonn, Rudolf Habelt Verlag, 2017. 1 vol. 16 x 22,5 cm, 289 p. (ANTIQUITAS I. ABHANDLUNGEN ZUR ALTEN GESCHICHTE, 70). Prix : 73 €. ISBN 978-3-7749-4078-9.

Ce livre, qui est la version remaniée d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université de Cagliari en 2016, a un dessein ambitieux, celui de renouveler le dossier des *ab epistulis* et des *a libellis* pendant une période qui va du règne d'Hadrien à celui de Sévère Alexandre. Il ne se limite en effet pas à une recherche

purement prosopographique, mais tente également d'étudier les *officia* eux-mêmes, en explorant, à partir de l'ensemble de la documentation existante, leur champ de compétences et leur mode de fonctionnement. La démarche adoptée est simple : après avoir dressé un état de l'art sur des fonctions qui s'avèrent à cette époque exclusivement équestres (p. 9-17), l'auteur présente d'abord les personnages eux-mêmes (p. 19-95) puis tous les documents émis par les bureaux dont nous avons gardé la trace (p. 97-207). Chaque partie suit un ordre chronologique, règne par règne, sauf pour les Sévères, tous regroupés en un chapitre unique. Pour chaque période, l'auteur dresse des listes exhaustives de l'ensemble des détenteurs connus de ces fonctions ainsi que des pièces émises sous leur égide. Chaque liste est systématiquement accompagnée d'un commentaire. Dans la partie consacrée à la personne des *ab epistulis* et des *a libellis*, l'auteur essaie ainsi toujours de cerner les motivations de la nomination de chacun d'entre eux et de reconstituer l'ensemble de sa carrière. De nombreux problèmes y sont également abordés et reconsidérés à nouveaux frais, tel celui de l'apparition et de la pérennisation de la charge d'*ab epistulis graecis*. Celle-ci serait un pur produit des circonstances : elle serait née à la faveur des voyages des princes, et notamment de l'expédition de Lucius Verus, le co-empereur de Marc Aurèle, en Orient. La deuxième partie, consacrée aux lettres et libelles, est extrêmement riche, car elle prend en compte l'ensemble de la documentation conservée, épigraphique, papyrologique et juridique (le *Codex Iustinianus* est, comme on pouvait s'y attendre, largement mis à contribution). Là encore, l'auteur répertorie et classe soigneusement l'ensemble des matériaux dont elle dispose, et les tableaux ainsi établis sont eux aussi assortis d'un commentaire qui examine le contexte et le contenu de chaque pièce. Un tel effort d'analyse débouche souvent sur des avancées concrètes : p. 145-149, l'auteur réussit par exemple à rattacher de manière convaincante au règne d'Antonin le Pieux une lettre acéphale faisant partie d'un ensemble d'*epistulae* gravées sur pierre à Coronée ; p. 167-168, elle montre que la « lettre aux Athéniens » de Marc Aurèle ne peut en aucun cas être considérée comme une *epistula*. L'ouvrage est donc d'une haute tenue scientifique. On regrette simplement que la troisième partie, où l'auteur cherche à faire la synthèse de sa documentation et à tracer ce qu'elle appelle le « profil administratif » des *ab epistulis* et des *a libellis* (p. 209-221), soit peut-être un peu succincte et laisse le lecteur sur sa faim. Mais pouvait-il en être autrement ? L'auteur souligne d'emblée que les deux *officia* étaient moins des « bureaux » que des « fonctions », qui assuraient une relation directe de l'empereur à l'ensemble de ses sujets. Ses détenteurs devaient donc avant tout jouir de la confiance du prince. Il était dès lors impossible de déterminer des charges préparatoires que l'ensemble des fonctionnaires auraient obligatoirement occupées avant d'être placés à la tête de la correspondance ou des libelles, ou encore de repérer des compétences pré-requises. Comme le note l'auteur, si la plupart des *ab epistulis* et des *a libellis* de la période possédaient un haut niveau littéraire et/ou juridique, leur nomination a sans doute été avant tout motivée par les relations personnelles qu'ils entretenaient avec l'empereur ou ses proches. Sa reconstitution du fonctionnement des chancelleries reste elle aussi inévitablement fort lacunaire : elle cherche bien à retracer les différentes étapes d'élaboration des *epistulae* (p. 213-214) et des rescrits (p. 219) depuis la réception des lettres ou requêtes envoyées par les provinces jusqu'à l'expédition des réponses impériales. Le caractère aléatoire de sa documentation et les

déformations qu'elle a subies lors de sa conservation et de sa transmission l'empêchent néanmoins de porter son enquête plus avant. On continue ainsi à pratiquement tout ignorer des autres employés des deux *officia*, qu'ils se soient occupés de la finalisation, de la distribution ou de l'archivage des documents. L'auteur a également le mérite d'avoir cherché à déterminer s'il existait un « style » propre à certains *ab epistulis* ou *a libellis* ou si, inversement, son *corpus* témoignait du développement d'une sorte de langage bureaucratique. Mais, là aussi, sa réflexion est inévitablement restée à un stade embryonnaire. Ces limites, en grande partie imputables aux lacunes de la documentation, n'enlèvent néanmoins rien à la grande qualité de l'ouvrage. Les antiquisants qui s'intéressent aux rouages de l'administration impériale disposent désormais d'un précieux outil de travail qui recense et met à jour l'ensemble de nos connaissances sur deux chancelleries qui jouaient un rôle de relais crucial sous l'Empire.

Agnès MOLINIER ARBO

Stefan FREUND, Meike RÜHL, Christoph SCHUBERT (Ed.), *Von Zeitenwenden und Zeitenenden. Reflexion und Konstruktion von Endzeiten und Epochenwenden im Spannungsfeld von Antike und Christentum*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2015. 1 vol., 219 p. (PALINGENESIA, 103). Prix : 49 €. ISBN 978-3-515-11174-4.

Ce volume contient les contributions au colloque qui a eu lieu les 10 et 11 mai 2012 à l'Université de Wuppertal. Dans l'avant-propos, les éditeurs présentent un aperçu utile des différentes contributions et l'ouvrage se termine par un index général. Le sujet est captivant et il n'y a pas de doute qu'un recueil d'études sur les idées des Romains concernant les différents tournants de l'histoire romaine et les conceptions des païens et des chrétiens concernant la structure du temps et la fin des temps rendra de grands services. Dans chaque contribution, sont étudiées les réactions des contemporains en tenant compte des différents acteurs (l'empereur, les aristocrates, les païens et les chrétiens) et des différents types de texte (textes littéraires et documents officiels). – La première partie du volume concerne trois tournants de l'histoire romaine ('Zeitenwenden') : la transition de la République à l'Empire, la 'konstantinische Wende' (le passage à l'empire chrétien) et la fin de l'Empire romain d'occident. – U. Eigler traite le tournant augustéen comme un oxymore, parce que le *princeps* se considère d'une part comme un nouveau Romulus et d'autre part comme le représentant d'une ère nouvelle. Plus tard, on a souligné le fait qu'Auguste était le fondateur de l'empire romain. Sur le plan moral, le régime préconise un retour à la sobriété de la Rome primitive et idéalisée ; de fait Rome était devenue une grande ville cultivant l'*urbanitas*. À titre privé, Auguste avait le souci d'apparaître comme une personne sobre, alors que dans le domaine public, les Romains aspiraient au luxe et au marbre (voir la p. 23). – Selon B. Bleckmann, le terme de 'konstantinische Wende' est justifié ; mais il estime que les contemporains, même s'ils parlaient d'un temps nouveau, d'une part par convention (p. 32), d'autre part à cause des succès indéniables de l'empereur, n'avaient aucune idée de la signification historique du moment. Il souligne aussi qu'à ce moment de l'histoire, le facteur de la christianisation de l'empire n'était pas présent d'une façon prononcée ; aux yeux de l'empereur, le point le plus important était le pouvoir impérial et dynastique (voir